

Le Samedi

VOL. IV — NO. 36

MONTREAL, 11 FEVRIER 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 6 CTS

LE PREMIER VALENTIN



Si pour m'aimer vous allez mettre
Un jour dans le calendrier ;
Je le fixe par cette lettre
Au quatorze de février.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 FÉVRIER 1893.



Dans l'ancienne Égypte, le maître d'une maison où mourait un chat se rasait le sourcil gauche en signe de deuil.

Quand on ouvrirait aux femmes les portes de toutes les libertés, comme quelques-unes le réclament, les honnêtes et les sages ne voudraient pas entrer.

C'était un ancien usage en Égypte que les femmes ne portassent point de souliers, pour leur faire comprendre qu'une femme doit rester à la maison.

Diogène, voyant conduire un voleur en prison, s'écria : Malheureux ! pourquoi n'avez-vous pas pillé sur une grande échelle ? Alors ce serait toi qui mettrais les autres en prison.

L'inspiration ne fait qu'accentuer plus fortement les sons divers que rend notre âme. Les saisir et les fixer dans une expression heureuse, c'est là toute l'œuvre du poète.

J'écoute avec plaisir marcher mon horloge dans le silence de la nuit. Le bruit léger de son balancier me fait l'effet des battements d'un cœur. Il me semble que j'entends respirer le temps.

On servit un jour à Galba, les restes d'un poisson qu'on avait retourné de façon à dissimuler la partie inférieure, mangée la veille. Dépêchons-nous, s'écria-t-il, je m'aperçois que des étrangers mangent sous la table.

LA PHILOSOPHIE DU SOUFFLET

Savez-vous pourquoi—disait-il y a un siècle un recueil intitulé *Journal de littérature*—savez-vous pourquoi le soufflet sur la joue est le plus grave des outrages ?—C'est qu'il n'y avait autrefois que les vilains qui combattissent à visage découvert, et qu'il n'y avait qu'eux qui pussent recevoir des coups sur la face. On tint donc entre gentilshommes qu'un soufflet donné sur la joue était une insulte qui devait être lavée dans le sang, parce que celui qui le recevait était traité comme un vilain.

LE SAMEDI

PORTRAIT D'UN CAPRICIEUX



Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit.
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable bonheur
Qui soit de Paris à Cythère ;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre ;
Il fait vingt serments aujourd'hui ;
Et demain il les désavoue :
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

PAR MESURE DE PRÉCAUTION

L'amic.—Pourquoi battez-vous votre enfant !
La mère.—A propos d'un pot.
L'amic.—Quel pot ?
La mère.—De celui que je vais lui donner pour aller chercher de la bière.
L'amic.—Alors tu le bats pour un pot qu'il n'a pas brisé.
La mère.—Justement ; si j'attends qu'il le brise il sera trop tard pour le battre.

ON A UNE PAROLE OU L'ON N'EN A PAS

Nezron.—Est ce bien vrai que Boissec a pris la tempérance ?
Biscancoin.—Oui.
Nezron.—L'observe-t-il, au moins ?
Biscancoin.—Pour ça, oui ; hier soir, il a fallu que je lui demande quatre fois de prendre un verre avant qu'il n'acceptât.

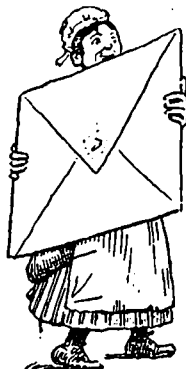
SIGNE DES TEMPS

La mère.—Comment ça va dans ton ménage ?
Madame Jeunemariée.—Mon mari est très irascible ; tenez ce matin il s'est fâché contre la cuisinière parce que le temps était cru et la journée froide.

ON DIRAIT DEUX JUMEAUX

Boissec avait juré de ne plus rien prendre. Un ami le surprend se versant une bonne rasade de cognac.
—Comment, lui dit-il, je croyais que tu étais devenu un tout autre homme.
—Je le croyais moi aussi ; mais je veux être pendu si le nouvel homme et l'ancien ne se ressemblent pas comme deux jumeaux.

La grandeur n'attend pas le nombre des années



Gertrude.—C'est un valentin du petit monsieur blond pour la jeune demoiselle.

USAGE DANGEREUX

A Marseille, du temps de Valère-Maxime, on gardait publiquement du poison qu'on donnait à ceux qui, ayant exposé les raisons qu'ils avaient de s'ôter la vie en obtenaient la permission.

Le Sénat examinait très attentivement leurs raisons, avec une disposition qui n'était ni favorable à l'envie indiscrete de s'ôter la vie, ni contraire au désir légitime de mourir. On recueillait les voix et, d'après leur nombre pour ou contre, le président du Sénat écrivait sur la requête : "Le Sénat vous ordonne de vivre," ou "Le Sénat vous permet de mourir."

PRATIQUE

Le propriétaire d'hôtel.—Madame, j'ai eu l'extrême plaisir de vous avoir entendu chanter ce matin dans votre chambre.

La diva.—Vraiment, monsieur ! Alors ça sera cinq piastres de moins sur la note de ma pension à la fin du mois.

Recommandé au service des postes



Facteurs populaires.

CE QUI LUI MANQUE

L'enfant gâtée (rechignant).—Bou ! Non !
La mère.—Qu'est-ce que tu as, chère ?
L'enfant gâtée.—J'ai... j'ai... que je ne puis pas vouloir quelque chose.

CE QU'ELLES AIMENT A TOUCHER

Alphonse.—Je crois qu'il y a une chose plus que toutes les autres que les jeunes filles veulent toucher du doigt ?
Louis.—Je ne pensais pas que les jeunes filles eussent quelque chose comme Saint Thomas. Qu'est-ce donc ?
Alphonse.—Un anneau de mariage.

L'HEURE DE PARTIR

Madame Grosel.—A quelle heure monsieur Duvelours est-il parti le soir que je n'étais pas à la maison ?
Monsieur Grosel.—Onze heures et demi.
Madame Grosel.—Pourquoi n'est-il pas resté plus longtemps ?
Monsieur Grosel.—Parce que j'ai pris quatre as.

LA MESURE DES COUPS DE CANNE

Le juge.—A quoi faut-il vous condamner ?
Le prisonnier.—C'est justement ce que je veux savoir, Votre Honneur. J'ai eu la satisfaction de frapper le plaignant, et je suis prêt à payer ce que ça vaut. Je saurai par là comment ça lui a fait mal.

EN PLEINE CHANCE

Premier gamin.—Je fais tout ce que je veux de ce temps-ci. Je dis à papa que maman m'en a donné la permission et je répète la même chose à maman.
Second gamin.—Mais est-ce qu'ils ne le découvrent pas ton truc de temps en temps ?
Premier gamin.—Non ; ils ne se parlent pas depuis quatre à cinq jours.

UNE SOURDINE POUR LES PIANOS

Les victimes de la persécution des pianos devront être très reconnaissantes à une dame qui vient d'inventer une sourdine amortissant complètement le son de cet instrument.

Cette sourdine s'adapte très facilement aux pianos et ne gêne en rien l'exécutant, seulement il faut que celui-ci se contente d'un pianissimo continu.

Un piano ainsi assourdi ne s'entend pas d'une pièce voisine, et le dilettante peut passer toutes ses nuits à jouer ses chefs-d'œuvre favoris sans incommoder ses voisins le moins du monde.

Seulement, les pianistes consentiront-ils à faire bénéficier leurs amis, parents et colocataires de cette invention ?

That is the question ?



TRAITEMENT HYGIÉNIQUE

M. Lefarceur.—Avez-vous vu dans les journaux qu'un individu a contracté une fièvre nerveuse à force d'écouter un corps de musique allemand jouer *Ta-ra-ra-boom-de-ay* ?

M. Petitefute.—Qu'est ce que les médecins lui ont ordonné ?

M. Lefarceur.—Un changement d'air.

IL Y A ORDRES ET ORDRES

Ernest (revenant à son village natal après plusieurs années d'absence).—Qu'est devenu Louis ? je lui avais prédit une brillante carrière.

Auguste.—Il a pris les ordres.

Ernest.—Comment ? Il est prêtre !

Auguste.—Non pas ; il est garçon de restaurant.

TENTATIVE HARDIE

Henri.—Dis donc, mon vieux, étais-tu gris lundi après-midi ? je t'ai vu caracolier dans la rue, comme un pochard de longue pratique.

Jules.—Tu te trompes, mon cher ; il pleuvait et je n'avais pas de parapluie ; j'essayais de passer à travers les grains de pluie.

La plus grande héroïne des temps modernes



Mademoiselle Valentine.

PLAINTES A ST-VALENTIN



Un beau jour, Cupidon,
Troublé par le champagne,
Partit en folichon
A travers la campagne.

Il aperçoit un cœur,
Un seul : voilà le trouble ;
Car le petit viveur
Lui, crut bien le voir double.

Et comme tout excès
Ouvre la porte au crime,
Il décoche deux traits
Sur la même victime.

De deux cœurs en faire un
Est chose assez facile,
Quand l'Enfant est à jeun
Ou qu'il n'a pas de bile.

Mais placer deux amours
Dans un cœur sans défense,
C'est à jouer des tours
Mettre de l'indécence.

LE SAMEDI.

BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

LE COIN DE "JOE"

ALLOCATION DU RVD. WHANDOODLE BANTER

Pasteur du temple de Jeremiah, en Afrique.

Mes bien chers frères et sœurs,

Je me propose de vous faire quelques remarques ce soir, sur les grandes découvertes et sur les sexes !...

Par exemple quelque chose sur la reine Isabella qu'on a laissé sans mérites après qu'un Colomb eût découvert l'Amérique.

C'est ainsi que les blancs traitent leurs femmes !... Depuis quelque temps sur les journaux, partout l'on ne voit que Colomb et rien d'Isabella, rien de ce beau sexe sans lequel rien aurait été découvert.

Que dit-on de la mère de Christophe Colomb ? rien ! Je crois qu'elle devrait avoir un peu de crédit pour avoir découvert Colomb. Qu'aurait-il été lui et l'Amérique sans sa mère ? Rien ; non plus de sa bonne épouse madame Christophe Colomb. Je veux dire sa femme, qu'il laissa toute seule en Espagne lors de ses voyages. Mais non, je ne parlerai pas davantage sur ce sujet car des bruits courent qu'il avait plusieurs femmes, quoique la bible n'en dit rien !

Sœur Jackson, pourquoi vous tournez vous la tête ? pourquoi cette agitation à mon éloquence ? je commence à croire que le sel mes paroles, vous est plus cuisant qu'à d'autres parce que vous avez des blessures de conscience !...

Je continue : Il y a une femme surtout qui a été négligée, et celle-là c'est la reine Isabella. La plupart de vous négres n'êtes pas personnellement connue d'elle, mais... Qu'est-ce que vous dites Deakson Snod-grass ? Non, Deakson, elle n'était pas une dame de pique, ni de votre trempe, asseyez vous.

Encore une fois, Isabella était la reine d'Es-

pagne, assise à côté de Ferdinand son mari sur le trône.

"Que vous importe sœur Jannie quelle espèce de chaise !..."

Et vous sœur Jackson, si vous ne pouvez vous empêcher de tourner la tête, vous feriez mieux de tourner la porte par en dehors !

Ferdinand n'était pas aussi généreux qu'Isabella. Il offrit de l'argent à Colomb, à 20 pour découvrir l'Amérique, tandis qu'Isabella lui donna ses bijoux et tout ce qu'elle avait de précieux pour son entreprise.

Aussi partit-il aussitôt.

Donc mes bien chers frères et sœurs, vous voyez clairement que pour découvrir quelque chose, il faut avoir de l'argent. Votre bien aimé pasteur, voudrait aller faire un voyage de découverte à Chicago, en Occident, mais pour cela il n'a pas le sou.

Que fera-t'il ?

Il aura à se trouver un Ferdinand et une Isabella parmi vous pour former un trésor pour ce sacré projet !

J'ai fait des démarches pour des passes, mais sans succès, mes premières tentatives ont échoué, tal que Christophe Colomb.

Maintenant vous Sam Johnsing, je vous nomme pour être Ferdinand et vous Mathildy Snowball serez la Grande Reine Isabella, telle qu'en Espagne. Vous formerez à vous deux un comité sous le nom "Compagnie Colombique Africaine de Chicago." J'espère que vous ferez bien votre devoir, vous comme Ferdinand et vous comme Isabella : que vous pourriez sous peu, me surprendre par une somme de \$100.00 environ, car je crois que ce sera le coût de cette expédition audacieuse !

Prions, tandis que le chœur chantera :

Seigneur ! répandez vos dons sur vos enfants !

JOE.

ABONDANCE DE BIENS NE NUIT PAS

Le prétendant.—Votre fille, monsieur, m'a dit de venir vous trouver pour...

Le père.—Oui, oui ! Etes-vous monsieur Scieronde ou monsieur Belavoir ?

Le prétendant.—Moi, monsieur, je suis Joli-cœur !

CATASTROPHE



De la dépouille des grands bois
Le vent avait jonché la pierre !

(Vers connus.)

VISITE PERSONNELLE



St. Valentin surveillant lui-même la distribution de ses farceux.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Au cours d'une de ces réceptions trop ouvertes, un individu de marque, ambassadeur d'une puissance étrangère, demande un instant d'entretien particulier au ministre et lui dit :

—Monsieur le ministre, je suis désolé... Ce monsieur, là bas, vient de me voler ma montre...

—Attendez, je vais arranger ça...

Et Son Excellence se dirige vers le collectionneur de chronomètres, avec qui il engage une conversation des plus courtoises.

Au bout d'un instant il revient, et tendant, d'un geste de triomphe, l'objet en question au diplomate volé :

—Tenez, la voilà votre montre ?

—Merci mille fois, Monsieur le ministre. Mais comment avez-vous fait pour en obtenir la restitution ?

—Mon Dieu, explique modestement Robert-Macaire, de la façon la plus simple du monde. Sans qu'il s'en aperçoive, je la lui ai reprise dans sa poche !

Au pays de Bohême.

—Quel chien de temps ! et, avec ça, des bottines à courant d'air, de véritables pompes aspirantes et refoulantes.

—Regarde les miennes ; il y a un trou à déménager sans payer le terme.

—Oui, nous sommes logés à la même... empeigne.

Quelques combles.—Pour n'en pas perdre l'habitude :

Le comble de la mollesse pour un reporter ; s'étendre sur un incident.

Le comble de la naïveté : vouloir établir un haras de vélocipèdes.

Le comble de la tyrannie : arrêter un ruisseau parce qu'il murmure.

Le comble du spiritisme : faire tourner une table de multiplication.

Le comble de l'habileté chez un coiffeur : fri-ser la politesse.

Un horrible calembour à propos du baron de Reinach.

—Croyez-vous, demande-t-on, à l'empoisonnement du baron de Reinach ?

—J'en suis convaincu, et je crois même qu'il s'est empoisonné avec des champignons.

—Pourquoi ?

—A cause de son amour pour *Lesseps* !

En omnibus.

Un Monsieur entre et s'assied sur une lorgnette qu'une dame venait de déposer à sa place.

—Oh ! cela ne fait rien, Monsieur, dit la dame, elle en a bien vu d'autres.

On échange des idées après dîner dans un salon.

—Moi, dit une dame, j'adore les animaux, quels qu'ils soient. Mon bonheur est d'en être entourée. Malheureusement, j'habite un petit appartement, et puis ça coûte cher.

—Oh ! mon Dieu, Madame, fait un vieux naturaliste, il y a un moyen bien simple de faire pulluler les animaux chez soi à très bon compte.

—Donnez-le moi.

—Vous achetez deux serins.

—Parfait.

—Le grain qu'ils mangent attire des souris, qui nécessitent au moins un chat.

—Votre série s'arrête là ?

—Non... car les chats ont généralement des puces.

Les étrennes :

—Madame, disent d'aimables ouvriers habillés de bleu, c'est pour les étrennes des employés du gaz.

—Mais nous n'avons pas le gaz, ici !

—Madame, il est au dessous ; même que, cette année, ça vous a occasionné une explosion !...

Nos bébés :

Comme ils ont été invités à un bal costumé on étudie les travestis les plus avantageux pour chacun.

—Toi, Robert, on te mettra en Directoire ; toi, Jacqueline, en 1830...

—Et moi, demande vivement la petite Yvonne, en combien ?

Le petit Jacques a surpris sa maman en train d'ôter sa fausse natte avant de se mettre au lit.

Hier, on lui demandait s'il préférerait les petites filles blondes.

—Moi ! dit-il d'un air décidé, quand je me marierai... je veux surtout une femme qui couche avec ses cheveux.

—Maman, pourquoi donc qu'il y a tant d'trous dans l'fromage ?

—Mon ami, c'est pour laisser sortir l'odeur.

Nouveau verbe à faire conjuguer aux élèves des écoles laïques pour en faire de parfaits républicains :

Je touche,
Tu palpés,
Il émarge,
Nous recevons,
Vous acceptez,
Ils... prennent.

Apprendre avec soin !

AVALANCHE DE VALENTINS



ENNEIGÉE.

UN PROBLÈME

Dernièrement, à la onzième chambre correctionnelle, le président voulait remettre une affaire de vol de vin à huitains. L'avocat défendeur demandait au contraire que la cause fut immédiatement entendue.

— Enfin de quoi s'agit-il ? fit le président, pour couper court aux observations de l'avocat.

— D'une pièce de vin !

— Oh ! alors plaidez vite, répondit le magistrat : ce sera facile à vider !

Tous les gascons ne sont pas sur les bords de la Garonne, ainsi que nous le prouve cette anecdote de la *Démocratie du Cher* :

Un vieux rentier mourait à Bourges en 1886. Il laissait un testament portant cette suscription : "A ouvrir le 10 mars 1888." A la date fixée les parents impatients se réunirent chez le notaire, qui ouvrit solennellement l'enveloppe dans laquelle il en trouva une autre portant ces mots narquois et désespérants : "A ouvrir le 15 octobre 1892 !" Les héritiers en perspective étaient au comble de l'exaspération. Ils se demandaient si cette amère facétie allait se renouveler une troisième fois. Il n'en fut rien ; à la réunion du 15 octobre dernier, ils eurent la joie de constater que la deuxième enveloppe était bien la dernière ; mais leur allégresse fut de courte durée : le défunt exprimait la volonté que sa fortune fut déposée dans une banque qu'il indiquait, pour être répartie, capital et intérêts, en 1901, entre les héritiers survivants,

Restons-en sur cette cocasserie d'outre-tombe, car vraiment il n'y a pas mieux.

Un jeune surnuméraire, entré en fonctions la veille à la Préfecture, faisait un calcul qui semblait absorber toute son attention :

— Que faites vous donc là ? lui demanda son voisin de table.

— Je calcule que j'ai encore 24 ans 364 jours à passer ici pour avoir droit à ma retraite.

Madame reçoit une nouvelle domestique.

— Mais, ma fille, si vous n'avez pas de certificat, je ne peux pas savoir pourquoi vous êtes sortie de chez vos derniers maîtres.

— Eh bien ! est ce que, moi, je demande à Madame, pour quelles raisons sa dernière bonne la quittée ?

On parle de Gobsek, un avare à qui il vient d'arriver une drôle d'aventure.

Le malheureux ayant avalé une pièce de vingt francs, le docteur a ordonné un vomitif énergique.

— Je le connais ! murmure Mme Gobsek : on ne parviendra pas à lui faire rendre plus de quarante sous.

PENSÉE D'UN CÉLIBATAIRE



La femme est un ange tant qu'elle ne devient pas belle-mère.



Merino qui met pour la première fois une chemise fermant dans le dos. — Voilà. Je l'ai bien mise ; elle est bien boutonnée. Dites-moi, maintenant comment on la retourne.

Pensées cueillies sur l'album de M. Carnot :
"Un impôt qui doit rentrer facilement, c'est celui sur les portes et fenêtres."

"Dans les bouillons borgnes, les yeux sont rares sur le potage."

"Un ténor gagne, en cultivant son *ut*, beaucoup plus qu'un paysan qui cultive son *sol*."

"Puisqu'une prune cuite est un pruneau, une poire cuite doit être un poireau."

Au restaurant à vingt-neuf sous.
Un client boit un verre d'eau et fait une atroce grimace.

— Pouah !... Quelle drogue !
— Oh ! presque rien... Nous avons de l'eau de Seine, mais le patron fait toujours mettre quelques gouttes de phénol pour la désinfecter.

Au tribunal correctionnel :
Le président. — Accusé, votre âge ?

L'accusé. — J'vous ferai respectueusement remarquer, mon juge, que généralement on demande le nom d'abord.

Le président, *vexé*. — Taisez-vous... et répondez.

L'accusé, *se rassurant avec une légitime indignation*. — Jamais je n'ai été présidé comme cela.

On est dans un train de chemin de fer.
Une dame nerveuse, voyant que l'on va passer par-dessus une rivière :

— Contrôleur, s'il devait y avoir un accident sur le pont, qu'arriverait-il ?

Le contrôleur, très calme :
— Madame, cela dépend absolument de la façon dont vous avez vécu en ce monde.

Si l'on en croit le récit d'un voyage fait aux îles Salomon par le docteur Kinbourn, l'unité dans ces terres lointaines, est la noix de coco.

Dix noix de coco valent un chapelet d'huîtres perlées.

Dix chapelets valent une défense de chien marin.

Dix défenses de chien marin valent un "isa" qui vaut cinquante fanons de baleine.

Et dix "isa" équivalent à une femme jeune, belle et bien constituée.

Calculez, et vous trouverez, par une opération fort simple, que la valeur d'une femme, d'après le système salomien, est de dix mille noix de coco.

Un joli denier.

Le député Chouvert est malade. On lui propose d'adopter un régime. Et il choisit... celui des boissons !

M. de Calinaux, employé de ministère, épanche ses doléances dans le sein d'un ami.

— Est-ce assomant tout de même, Noël et le jour de l'An tombant un dimanche, nous perdons deux jours de congé.

— C'est vrai, je le déplore comme vous.

— Sans compter que, ce matin, en parcourant mon calendrier, je m'aperçois que cette année Pâques tombera aussi un dimanche. C'est à donner sa démission.

Madame Calino reproche à son mari de se lever beaucoup plus tard qu'elle.

Ah ! ma bonne amie, répond-il, il me faut beaucoup plus longtemps que vous pour me reposer ; je dors si lentement.

M. X. avait confié un secret à un de ses amis, qui s'était empressé de le répéter : rencontrant cet ami, dans un salon, il lui dit d'un ton significatif :

— Que pensez-vous, monsieur, d'un homme qui livre un secret qu'on lui a confié ?

— Je pense, répondit l'ami en question, que c'est tout simplement un imitateur qui n'a fait que suivre l'exemple qu'on lui a donné.

Dis-donc, Auguste, qu'est-ce que c'est que le socialisme ?

— T'es bête ! tiens : nous entrons chez un marchand de vin ; tu offres une tournée et tu payes, j'en offre une et... tu payes.

Où, mais si je suis socialiste aussi ?

— Alors c'est le marchand de vin qui paye.

— Et supposons qu'il soit socialiste, lui ?

— Alors on se bûche.

Gaston se plaint d'avoir le sommeil très léger.
"Oh ! moi, répond son frère, si l'on ne me réveille pas avant que je sois endormi, rien ne peut m'éveiller."

Ceux que tourmente le décroissement de la population peuvent se rassurer.

Il se consomme encore, par tout le globe une moyenne de trois mille mariages par jour, en comptant les années bissextiles.

A propos des années bissextiles, on a remarqué statistiquement que dans le courant de ces dernières, la moyenne des mariages dans le Royaume-Uni, s'augmente d'environ cinq cents, serait-ce parce qu'en Angleterre, retournant les idées reçues, en vertu d'une ancienne coutume, les jeunes filles ont le droit de demander les jeunes gens en mariage ?

Si un usage aussi humain prenait pied chez nous, que de vieilles filles en moins sur le marché matrimonial.

VENGEANCE CORSE



Elise. — Tu consens à mon mariage avec Auguste ! Je croyais que tu le détestais.

La mère. — C'est pour ce que je veux devenir sa belle-mère.

PROTESTATION MOTIVÉE



Madame Nordest. — Je voudrais l'avoir sous la main, le malheureux qui a inventé la mode de faire sortir de table les femmes au dessert !

Madame Sult-st. — Oh ! au moment où les hommes s'amusent tant !

Madame Zephir. — Mais si nous y étions, la conversation de ces messieurs ne serait pas aussi intéressante.

SOINS A DONNER A LA CHAUSSURE



Il est loïn, le temps où la chaussure n'avait pour autre mission que d'abriter les pieds. La coquetterie s'en est emparée. La mode, les usages ont exercé, depuis des siècles, une telle influence sur cette partie du costume qu'il devient nécessaire de donner sur ce sujet des conseils utiles. Et cependant le goût du bien être ne devait-il pas toujours présider au choix d'une

chaussure ? La chose n'est pas discutable, et pourtant il faut maintes fois rappeler aux règles du bon sens la mode capricieuse, maladroite et barbare qui exerce son empire sur la chaussure comme sur tout le reste.

Pour être bien chaussé, c'est-à-dire pour être chaussé suivant les règles de l'hygiène, la chaussure ne doit être ni trop large, ni trop étroite, mais laisser une suffisante liberté aux orteils et maintenir solidement le cou-de-pied et le talon. On n'est jamais à l'aise dans une chaussure trop large. Le pied y perd de sa sûreté, de son aplomb, forcé qu'il est de se contracter instinctivement comme pour retenir une chaussure prête à lui échapper. Quand la chaussure est trop large, particulièrement du cou-de-pied, elle se déforme vite et se *renverse* soit en dedans soit en dehors, entraînant avec elle le talon de cuir ou de bois, qui lui aussi, finit par dévier de la ligne droite, et provoque par cela même une insupportable fatigue chez la personne qui le porte. Le soulier surtout doit être très maintenu du dessus du pied, ce qui est facile, grâce aux cordons qui le lient, car, n'ayant pas de tige le soutenant de haut, il risque, plus que la bottine, de se déformer par l'usage.

Il ne faut pas croire que les cors soient dus à l'usage de la chaussures trop étroite. C'est la chaussure trop large ou mal faite pour le pied auquel elle est destinée qui les engendre. Le cor naît, en effet, à la suite d'un frottement prolongé du cuir et du bas sur la peau ; or, ce n'est pas là ce qui se produit avec une chaussure trop étroite puisqu'au contraire elle ne s'adapte que trop exactement au pied. Cette dernière fait naître des durillons, des ongles de perdrix, des ongles incarnés, en comprimant fortement les orteils les uns contre les autres ; elle cause d'intolérables douleurs aux chevilles et provoque des varices, mais le cor est spécialement engendré par le frottement con-

tinu sur la peau, d'une substance plus dure que celle-ci.

La meilleure chaussure à porter est celle faite sur mesure. Aussi toute personne dont le pied n'est pas absolument correct ou intact doit-elle éviter avec le plus grand soin la chaussure toute faite, préparée et vue d'un pied normal, dont toutes les proportions seraient parfaitement gardées. Or, ce genre de pied est très rare, si rare, qu'on peut presque dire qu'il n'existe pas. Il s'ensuit que séduit par la bonne mine d'une chaussure à la mode, bien placée dans un étage et vendue parfois très bon marché, on se chausse au *tout fait* plutôt que sur mesure. Dans ces conditions, on ne peut s'étonner de n'être pas bien chaussé ou d'être mal à l'aise, car il est à peu près impossible que la chaussure convenant à l'un puisse convenir à l'autre, même avec une point égale ; car, en ces sortes de choses, les moindres modifications du pied son importantes pour le bien-être et on ne rencontre pas plus deux personnes ayant exactement le même visage, qu'on ne rencontre deux personnes ayant les pieds semblables.

Les bonnes chaussures doivent toujours avoir une semelle épaisse isolant le pied du sol et le tenant à l'abri de toute humidité, de toute aspérité qui pourrait le blesser. Si, dans nos pays, on a pris l'habitude de porter des chaussures à semelle légère l'été, c'est non pour se mettre plus à l'aise, mais pour rendre la chaussure moins lourde. Or, on s'accoutume très vite au poids de la chaussure et une semelle épaisse est bien plus pratique, hiver comme été.

On va s'étonner de me voir citer ici un peuple qui s'est fait une réputation de barbarie au sujet de la chaussure : les Chinois. Or, les Chinois, qui abîment les pieds de leurs petites filles nouvellement nées sont cependant très pratiques dans la confection des chaussures. Leurs souliers sont en étoffe avec d'épaisses semelles en papier comprimé, qui les fait très légères, et elles dépassent de par tout l'empègne. Aussi, jamais le pied ne se trouve en contact avec le sol, et par les plus mauvais temps de boue, il est parfaitement isolé de toute humidité.

La bottine ou le brodequin lacé sont au point de vue hygiénique, de beaucoup supérieurs à la chaussure boutonnée. Celle-ci, en effet, est rigide sa tige, son empègne ne se prêtent pas aux divers mouvements du pied. On ne peut l'accommoder suivant les cas ou les circonstances, selon que le pied est gonflé, ou qu'au contraire, par les temps froids, il semble être devenu plus étroit. Aussi, le brodequin doit il toujours être préféré pour les enfants dont le pied se modifie sans cesse par

suite de leur croissance et qui prennent beaucoup d'exercice.

Ce que je dis des chaussures de promenade ou de sortie s'applique aussi aux chaussures de chez soi. Les pantoufles, si reposantes après de longues marches, sont mauvaises pour la santé du pied lorsqu'elles deviennent *savates*. Une chaussure que l'on traîne déforme le pied, provoque des cors, fatigue certains muscles de la jambe, outre qu'elle est la marque caractéristique du désordre, partant, fort désagréable à voir.

Il faut éviter les chaussures trop courtes qui abîment irrémédiablement le pied et que la mode a des tendances à imposer à certaines époques, par exemple lorsqu'elle met en usage les bouts carrés. Au contraire, avec les bouts pointus, la chaussure est toujours trop longue, mais, en revanche, on pourrait être tenté de la porter trop étroite, puisque la mode décide que le pied doit être aussi mince et aussi aigu que possible. On se gardera de tomber dans ces deux excès. Les bouts de largeur moyenne et arrondis sont les meilleurs, parce qu'ils se rapprochent le plus de la forme naturelle du pied. On devra donc les préférer à tous les autres, en dépit de la mode et de ses exigences.

Les soins à donner aux chaussures de cuir ne préoccupent pas suffisamment les ménagères. Elles s'imaginent à tort qu'il n'est aucun procédé pour en prolonger la durée. Voici quelques indications à cet égard :

En principe, il ne faudrait jamais porter deux jours de suite la même chaussure, afin d'être toujours sur que celle-ci est parfaitement sèche. On ne cirera pas la chaussure lorsqu'elle sera encore humide, ne le fût-elle même que très légèrement. On veillera à n'employer que de l'excellent cirage, ne contenant aucun corrosif et on l'emploiera en petite quantité. On ne fera pas sécher la chaussure tout près du feu ou dans le four d'un poêle ou au grand soleil de l'été, ce qui raccourcit le cuir, et le rend cassant. On humectera fréquemment la chaussure avec un corps gras ; huile de pied de bœuf, huile d'olive, etc... ce qui conserve au cuir toute sa souplesse et augmente son imperméabilité.

Les chaussures à boutons seront toujours pourvues de *tous* leurs boutons, sans quoi elles ne tiennent plus assez solidement au pied et elles sont déformées par la marche. Lorsqu'on a des chaussures qui ne servent que rarement, tels que souliers ou bottes de chasse, par exemple, on les enduit d'essence de térébenthine avant de les placer en réserve, ce qui les préserve de l'humidité et les met à l'abri de la dent des souris. Enfin, pour rendre imperméables les grosses chaussures d'hiver ou les bottes de chasse, on pourra les enduire avec la composition suivante :

On mêle, sur un feu doux, un litre d'huile sicative avec 60 grammes de cire jaune, 60 grammes de térébenthine et 14 grammes de poix de Bourgogne. Le mélange terminé, on ne frotte la chaussure jusqu'à ce que le cuir soit complètement saturé.

Disons, enfin, que les talons bas sont bien préférables, pour la marche aux talons hauts, lesquels fatiguent non seulement le pied, mais tout le corps, à cause de la position anormale qu'ils font prendre aux muscles de la jambe et de la cheville. On ne saurait trop interdire l'usage de ses derniers aux femmes et aux jeunes filles.

M. DE F.

LES HORREURS DE LA PAUVRETÉ



Maria. — Envoies-tu des valentins cette année ?
La Puce. — Non ; je ne connais qu'un homme à mon goût ; et il est trop riche pour choisir une femme pour son mérite.

IMPOSSIBILITÉ



—Viens, ma petite Rosée, t'asseoir sur mes genoux.

LA SCIENCE DE LA PHYSIONOMIE

LA BOUCHE

Si j'étais poète, je me hasarderais à dire que la bouche est la rose du visage humain. Poutant, certaines bouches vermeilles et un peu charnues ressemblent à deux cerises superposées, ce qui indique de la tendresse, et même une ardeur impétueuse dans les sentiments. Il en est encore qui ne sont pas sans analogie avec une grenade qui aurait été fendue, fouillée, et gracieusement modelée par le ciseau d'un sculpteur. Fleur ou fruit, voilà donc la bouche humaine.

Elle a un charme, une fraîcheur, un épanouissement poétique qu'on ne rencontre chez aucun animal. Le regard du chien, du cheval, de l'éléphant et de certains oiseaux, peut soutenir la comparaison avec les yeux si intelligents et si expressifs de l'homme, mais la bouche humaine demeure une beauté unique et sans rivale.

Les lèvres épaisses sont un signe de bonhomie, de franchise et d'impressions vives. Lorsque la lèvre supérieure déborde sur la lèvre inférieure, cette irrégularité dénote de la bonté, de la modestie et un caractère aimable.

Les lèvres minces jouissent d'une mauvaise réputation, qui n'est pas toujours méritée. Elles annoncent en général l'amour et l'ordre, l'application au travail et du sang froid. Ce n'est que si la figure est peu sympathique, le regard concentré et le nez effilé, qu'elles accusent, ainsi que l'ensemble de la physionomie, de l'égoïsme, de la sécheresse, de la méchanceté et une tendance à la trahison.

La bouche conserve la trace très caractéristique des émotions, des passions et des sentiments habituels. Les gens qui ont éprouvé de grandes déceptions et de profonds chagrins, les désenchantés de la vie, ont des lèvres dont la ligne médiane se prolonge et descend en inflexion, en pli accentué, sur le visage, comme un signe de longue amertume. On remarque cette courbure, symptôme de tristesse, chez Dante Charles Fourrier et Laménais. Les coins de la bouches se relèvent, au contraire, chez les rieurs, comme Alcibiade, Cervantès, Diderot, Panard, surnommé de la Fontaine du vaudeville qui ne pouvait parler du vin sans attendrissement et pleurer de joie en contemplant son verre quand il n'était pas vide; Regnard, si friand d'aventures et si altéré de plaisirs, mort, paraît-il, d'une indigestion; le scabreux Désaugiers, plus viveur que poète; Béranger, qui prévoyait juste, quand il disait, en parlant de sa popularité: "Je ne survivrai pas à mes chansons;" et, en notre temps, le facétieux Labiche; Jules Janin; le gastronome journaliste Charles Monselet, à la figure épanouie et joviale, comme celle de Panard, ainsi que le vaudevilliste humoristique et virulent pamphlétaire Henri Rochefort.

La bouche se décolore et se flétrit sous l'influence du vice. Quand la distance qui sépare le nez de la bouche est grande, indique de la précipitation dans les jugements ou dans les actes dont il faut savoir se préserver par la raison et la volonté. Lavater avait cette particularité, et en reconnaissait la signification, tout en sachant que l'homme est toujours plus ou moins maître et responsable de sa direction morale. Il se frappe de déchéance

dès qu'il oublie que le libre arbitre est sa couronne d'honneur.

Si la lèvre inférieure est très développée, et si elle tombe en faisant saillie sur le menton, elle constitue ce qu'on appelle la lèvre tragique, et dénonce, dit-on, une tendance à employer des moyens violents pour arriver à un but essentiel. Mais nous avouons qu'elle nous paraît indiquer simplement une nature énergique.

Certaines personnes ont les lèvres tantôt purpurines, tantôt pâles, ce qui est un signe d'impressionnabilité nerveuse.

Une bouche trop grande, comme celle d'Esopé ou d'Henri Monrieur, témoigne de la propension au sarcasme. Telle était encore la bouche du compositeur Berlioz, qui disait, niant carrément le génie de Rossini, qu'il n'avait jamais fait de meilleurs besogne qu'en pêchant des petits poissons à Venise.

Très mignonne et manquant de régularité, la bouche décele un caractère timide, faible et vaniteux.

Une bouche saillante, ayant les coins légèrement abaissés et dont les lèvres épaisses, comme celles du nègre, forment une moue exagérée, fait connaître une nature brutale, rebelle à l'éducation, et dégradée. Ainsi étaient la bouche de Néron et celle de Lacenaire.

Enfin, une bouche bizarre et anormale annonce une intelligence mobile, fantaisiste et même excentrique.

THÉÂTRE ROYAL

REILLY ET WOODS



L'affiche annonçait un "Big Show" au Théâtre Royal et la représentation mérite ce titre. La foule a rempli le théâtre aux deux représentations.

Le gérant Reilly a tenu promesse. Ses artistes sont plus nombreux que l'année dernière, plus extraordinaires. Nelson, la jongleuse, exécute de prodigieux tours de passe-passe, J. J. Burko et Mlle Forrest font rire à gorge déployée, par leurs excentricités, Fred Leslie et ses chiens savants sont merveilleux. La petite Lily Laurel chante et danse à ravir. Les frères Bovains s'appellent les démons-fantômes. Ils sont surprenants. Les sœurs Nelson sont d'excellentes

chanteuses et danseuses. Ford et Lewis sont typiques comme "Boys du Bowery." Mais le clou de la soirée a été sans contredit les "Hades and the 400" véritable pièce bouffonne qui fourmille d'excentricités amusantes.

Nous sommes certains qu'il y aura foule à chaque représentation surtout aux deux dernières qui auront lieu samedi après-midi et soir. La semaine prochaine Lester Williams jouera dans "Me and Jack Co."

L'EXTRÊME LIMITE DE L'INJURE



—Je pardonnerais à Elise de m'avoir rejeté, si elle n'avait pas choisi un individu avec des jambes croches. Jamais je n'avalerais cela.

MONTRE COMPLIQUÉE



Maud. —Quelle heure est-il ?

Catherine. —Ma montre marque trois heures et quart; mais elle était avant hier en retard de quatre heures. Et il y a une demi heure de différence entre Moncton et Montréal; mais je ne sais pas si c'est en plus ou en moins.

QUELQUE CHOSE DE BIEN SENTI

Le colporteur. —Pourquoi n'achetez-vous pas une de ces magnifiques sentences brodée sur soie? c'est un joli ornement audessus d'une porte, et votre mari en sera content ?

La dame. —J'en prendrai une si toutefois vous en aviez une qu'il pourrait lire en revenant de son club; celui ci par exemple; *Mieux vaut tard que jamais.*

LES BONNES AMIES

Blanche. —Je ne m'en cache pas; mon seul but dans la vie, c'est de tuer le temps.

Amélie. —Excellente précaution pour qu'il ne dise pas ton âge ?

UN MALHEUREUX DÉFAUT

Bouleau. —Puisque tu es autant en amour avec mademoiselle Sacapiastres, pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

Bouleau. —Ça serait fait depuis longtemps si elle n'avait pas un satané défaut de langue.

Bouleau. —Quel défaut ?

Bouleau. —Elle est incapable de dire "oui."

QUEEN'S THEATRE



Le Queen's Theatre nous promet quelque chose de très gentil et de très amusant pour la semaine prochaine. C'est une jolie comédie intitulée Lady Blarney et dans laquelle nous aurons le plaisir d'entendre mademoiselle Annie Ward Tiffany. Partout où cette pièce a été jouée, elle a créé une bien vive sensation et a toujours beaucoup plu. Cette production est due à la plume de Mr. Alfred Kennedy, et donne à l'étoile la latitude pour montrer son talent. L'histoire repose sur ceci: ce sont deux frères orphelins, Jack et Gerald Caughtrey, que la Lady Blarney a élevés en Irlande

et qu'elle envoie ensuite en Angleterre. Après un certain temps elle vient leur faire une visite. Elle est bien reçue par Jack, le plus jeune, mais l'autre devenu un riche avocat, la repousse et finalement la chasse de chez lui parcequ'elle favorise les amours de Jack avec Ethel Clifford une riche héritière qu'il veut lui aussi épouser pour son argent. Il parvient à séparer les amoureux et a presque réussi à obtenir le consentement de Ethel, lorsque Lady Blarney vient détruire ses mauvais plans; et tout finit bien. Tous les sièges sont réservés d'avance. Mais pour cinquante cents l'on peut se procurer de bonnes places. Quo tous se rendent en foule.

LA GRADATION DANS LES REFUS



Positif. — Non !



Comparatif. — Pas beaucoup.



Superlatif. — Je ne pense pas !

LAHUREC AU DAHOMÉY

—La brise est bonne, nous courons *grand large* ; pas d'inquiétude d'être dérangés par la manœuvre : conte nous donc, Lahurec, ton affaire du Dahomey, pour finir le quart.

—Tout de même, si ça peut vous intéresser.

Et le quartier-maître Lahurec prestement renouvela sa chique.

Tout le monde est paré ?

—Cric !

—Crac !

—Voilà la chose :

* *

“ Pour lors, nous étions au Dahomey. Encore un chien de pays, que j'vous r'commande pas : du sable, des terrains marécageux, puis encore du sable ; pas une canibuse, pour licher un verre de *Schnück* ! pas seulement un malheureux fruit.

Les hostilités n'étaient pas encore commencées, mais cela ne devait pas tarder. Le *Sané*, notre bâtiment, venait de mouiller devant Kotonou ; la machine à faire de l'eau était détraquée. Aussitôt l'ancre au fond et les tangons croisés, l'on mit la chaloupe à la mer ; sur l'ordre du commandant je donnai le coup de sifflet : “ Les chaloupes embarquent ! ” En ma qualité de patron, je ne fus pas lede rnier à descendre.

L'on nous envoyait à terre chercher de l'eau, à cause que celle du bord était écœurante. En plus des barils de galère, le maître commis nous délivra un ponchon vide de cinq cents litres, qui fut embarqué avec nous.

Tout paré, je me mets au gouvernail, je crie : “ Pousse, — avant partout ! ”, et nous voilà partis.

Il est bon de vous dire, qu'à peu de distance de la côte, il y a une barre à franchir, une espèce de remous, fait par la mer et qui est parfois dangereux ; mais ce jour-là, à cause de la saison et aussi de la marée basse, la barre était nulle.

Après une demi-heure de nage, nous accostons. Je fais amarrer l'embarcation ; je lai se dedans sept hommes, la moitié de mon équipe : avec l'autre moitié, nous nous dirigeons vers l'intérieur des terres, en obliquant de deux quarts par tribord, roulant no're gros tonneau, portant les petits.

Nous n'avions pas fait un mille que la rivière annoncée nous apparut ; l'instant d'après, nous étions sur ses bords. — Quelles lampées ! comme elle nous sembla bonne, cette eau naturelle, comparée à celle censément douce que l'on nous distillait à bord.

* *

—Ouvre l'œil au bonsoir, que j'dis à mes matelots ; vous savez que nous nous trouvons en pays presque ennemi ; comme nous ne sommes pas en nombre, en cas d'alerte, la consigne est de déraper vivement vers la chaloupe.

—As pas peur, qu'y répond Bizen ; au moindre potin, on vire de bord et l'on se déguise en cerf.

Au reste, il n'y avait aucune appa-

rence de danger : le pays était désert ; partout du sable, avec seulement quelques arbres ratatinés le long du cours d'eau ; à l'horizon, pas un chat en vue.

Je me trouvais ma foi très rassuré, et comme je venais de bourlinguer sérieusement pendant toute la traversée, je me dis : “ Après tout, l'on peut bien s'offrir un moment de repos, en fumant sa bouffarde, du temps que les autres emplissent les futailles. M'éloignant d'une encablure, je fus m'étendre au pied d'un bouquet d'arbres nains.

J'étais là, bien tranquille, j'avais presque achevé ma pipe... Tout à coup je crois entrevoir une ombre, puis deux, puis trois, s'allongent devant moi.

J'ouvre la bouche pour crier : “ *Tout le monde sur le pont !* ” mais un coup de matraque s'abat sur ma tête, me coupe net la parole, me recouche à plat sur le sol.

Un engourdissement douloureux s'empara de moi. Je comprenais vaguement que j'étais balancé, que l'on m'emportait... je perdis tout à fait connaissance...

* *

Lorsque je rouvris les yeux, ce fut drôle : il faisait presque nuit. Me dressant sur mon séant, je cherchai à m'orienter. Impossible. Je me vis étendu sur une couche de feuilles sèches, dans une case indigène, au toit dépaillé, avec des murs de terre et de branchages, auxquels des loques étaient accrochées. Une toile servant de porte laissait filtrer du dehors un peu de clarté.

Je me levai ; je voulus sortir ; je fis deux ou trois pas en titubant “ Que diable ! me dis je, je n'ai pourtant pas bu, hier ! ” Je sentais des lourdeurs au cerveau, une vive cuisson sur le crâne. J'y portai la main. Je trouvai mon front enveloppé de bandelettes... J'étais donc blessé ?

Alors, peu à peu, je me rappelai : la rivière... le bouquet d'arbres... le coup de massue tombé sur ma caboche, et, finalement, le balancement du transport...

Mais, qui m'avait amené là ? Pourquoi ne m'avait-on pas achevé de m'assommer ? Qui m'avait pansé ?

Et la chaloupe ? Et mes hommes ? qu'étaient-ils devenus ?

Autant de questions que je me posais, sans pouvoir les résoudre.

En tout cas, je constatai, qu'avec moi, l'on avait enlevé aussi notre grand tonneau ; il était placé debout, sur son front, dans un coin de la case.

* *

Eh bien ! que je conclus, après avoir bien ruminé, me voilà faraud : blessé, prisonnier chez des sauvages ? Qu'est ce qui va m'arriver, maintenant ?

Je marchai vers la porte. Je soulevai la toile. Mais, aussitôt, je reculai, et pour cause : un grand diable, nu jusqu'à la ceinture, plus noir que du goudron, venait de se dresser devant moi en jetant un cri qui eut pour effet d'amener une vingtaine

d'autres individus, aussi noirs et aussi peu habillés que lui. Ils louvoyaient, faisant de grands bras, comme si qu'ils auraient voulu m'avalier tout cru.

Quoique la peur et moi nous ne nous fréquentions guère, je sentis tout de même une petite brise me passer dans le dos, à la vue de cette bande qui s'avançait, toujours menaçante, et peu à peu m'entourait. A tout hasard, me retournant, je décrochai, dans la case, une sorte de cassette, afin de dégringoler au moins quelques-unes de ces boules de suie ; mais, à peine avais-je l'outil en main, je me le sentis enlever, en même temps que, par derrière, l'on m'empoignait les deux bras.

Je fis volte-face : c'était encore mon grand diable de la porte qui me jouait ce tour. Il me serrait fortement, se collait à moi d'une drôle de façon, et finit par appliquer ses grosses lèvres sur ma joue, en baragouinant des mots parmi lesquels je distinguai : “ Je t'aime ! Je t'aime ! ”

—Mille millions de sabords ! que je dis en me débarrassant : en voilà maintenant du propre ! Possible que tu m'aimes, mon lascar ; mais moi, je n'en pince pas du tout.

Je voulus le prendre à la gorge. Il s'esquiva et sortit d'une sorte de poche pendue à son cou une photographie qu'il me fourra sous le nez. J'y jetai les yeux : c'était une carte album, un peu salie, représentant un lieutenant de vaisseau en petite tenue, le casque en liège sur la tête. Pressant le portrait sur sa poitrine, puis sur sa bouche, roulant ses gros yeux, le moricaud répéta distinctement :

—Je t'aime ! Je t'aime !

J'étais de plus en plus ébahi... Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?...

* *

D'autres individus étaient entrés dans la case. Je fus saisi ; l'on me tortilla aux poignets une lanière de cuir, comme qui dirait les menottes des brasse-carré, puis l'on m'entraîna dehors, près d'un feu où rôtissaient des quartiers de viande.

Tout autour du brasier, des sauvages formaient le cercle, fumaient, gesticulaient, braillaient des paroles auxquelles je ne comprenais goutte. L'on

SIMPLIFICATION DE LA MAIN D'ŒUVRE



I
Soiffard. — Moi à la porte ! Je voudrais bien vous voir l'essayer ! Ce n'est pas dix hommes qui me feraient sortir d'ici.



II
Bruno. — Attention, Soiffard, voilà ta femme !



III
Mécanique qui remplace le travail de dix hommes.

me passa de main en main : c'était à qui me ferait la plus vilaine grimace. La présentation finie, on me laissa dans le cercle.

**

Il semblait que le vent ne m'était pas favorable. Pourtant, je pensais : tant qu'y a de la vie, y a de l'espoir ; je crève d'appétit, je puis toujours leur réclamer ma ration.

— Ah ça ! que j'dis, espèce ne Kotonous ! vous n'aurez pas bientôt fini vos manières ? Qu'est-ce que vous me voulez, au surplus ?

Ils me regardèrent d'un air ahuri, en faisant marcher leurs mâchoires, pareillement aux singes, sans produire aucun son ; comme si qu'ils auraient voulu répéter ce que je venais de dire.

— Je m'appelle Lahurec ! quartier-maître de manoeuvre de première classe, à bord du *Sané*, breveté de gymnastique à Joinville ! pour vous servir, et, au besoin, vous apprendre la dix-septième ! vous avez beau vous démener et faire claquer vos babouines, cela ne me touche pas ! On en a vu bien d'autres, mes agneaux !

Puis, réfléchissant que l'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, je repris sur un ton plus doux :

— Voyons, les enfants, j'ai une faim de requin. Vous seriez bien gentils de m'indiquer le *maître-cog* ; — à quelle heure qu'il trempe la soupe, chez vous ?

Sur des tons différents, ils se mirent à dire : cok ! cok ! hou ! hou ! holibah ! Et ils riaient.

— Ah ! ah ! ils rigolent ! A la bonne heure ! Et le cambusier ? que j'ajoutai, il n'aurait pas un boujaron de tafia à m'offrir ? Je lui revaudrais ça chez le premier mastroquet !

Toujours ils répétaient : Cok, cok, hou, hou, holibah, holibah.

Ils semblaient dire : " On y va, on y va " oui ; mais ils n'y allaient pas du tout.

Reconnaissant mon géolier dans le tas, je lui dis :

— Toi, qui m'aimes, donne-moi donc ma ration. Et je portai mes mains à ma bouche en faisant le simulacre de manger.

Il comprit, car il entama aussitôt un colloque très animé avec ses collègues, au bout duquel ceux-ci baissèrent la tête à plusieurs reprises ; probablent en signe d'acquiescement.

**

Mais, voilà-t-il pas qu'en regardant plus attentivement mon interprète, je m'aperçus que ce nègre était une négresse !

Alors, je m'expliquai la scène de la case, les mots " je t'aime ", prononcés en français, le coup du portrait. Je devinais le reste : un officier de marine, en mission sans doute, avait traversé le

pays ; pour charmer les loisirs d'une étape, il s'était amusé à faire dire les mots d'amour à cette amazone, en même temps que, par une leçon expérimentale, il lui faisait comprendre leur signification.

Ainsi donc, mon géolier appartenait au beau sexe ; c'était une négresse, amoureuse de l'homme blanc ; qu'il fut capitaine ou quartier-maître, peu lui importait. Cette découverte me mit du cœur au ventre ; j'en avais besoin, car, malgré la gaieté dont je faisais montre je n'étais pas sans appréhensions.

L'horizon se désenbrumait : je me sentais un auxiliaire, un appui formidable en cette femme. Vous savez, CE QUE FEMME VEUT !... Les noires, comme les blanches, quand ça s'est mis quelque chose dans le caillou, le diable lui-même y perdrait son latin. A l'intérêt qu'elle semblait porter à ma situation, à l'entrain qu'elle avait mis à plaider ma cause, je ne doutais pas que celle-ci ne voulut me sauver.

J'acceptai avec reconnaissance un gros morceau de viande grillée qu'elle me présenta et que je déchiquetai à belles dents. Je bus à même une calé-basse emplie d'un liquide jaunâtre un tant soit peu sucré ; cela me rappelait le *Maby* de la Martinique. C'était frais. Ce repas me remit d'aplomb.

Une fois bien restauré, l'on me reconduisit dans ma case.

**

En tout cas, que je pensais, s'ils ont décidé de me manger, ils veulent au moins m'engraisser auparavant ; nous avons du temps devant nous.

L'on m'avait laissé mon tabac. Mon amarrage ne m'empêchait pas de mouvoir les mains. Je me confectionnai une chique qui me parut délicieuse ; puis je m'allongeai sur mon lit de feuilles en combinant des plans d'évasion.

Comme je commençais à m'assoupir, je fus éveillé par quelqu'un qui me touchait du doigt... " Brrr ! " que je pensai " ça y est, c'est la fin... " Mais non, c'était mon amazone ; elle venait me délier les mains afin que je pus mieux dormir.

**

Le lendemain, quand je m'éveillai, il faisait déjà grand jour. Je me mis à réfléchir à ma singulière situation ; je n'en eus guère le temps : un grand bruit se fit entendre, des cris, des coups de feu infernal.

Je me levai à la hâte ; mon amazone arriva dans la case comme un boulet de canon, me prit dans ses bras, se mit à m'étreindre avec des gestes de désespoir. J'eus l'idée que j'étais perdu... elle paraissait chercher à me cacher...

Tout à coup, elle se précipita vers le tonneau, enleva la barre d'huisset, puis l'huisset et me fit signe d'entrer dans l'intérieur du foudre.

Le bruit augmentait au dehors, se rapprochait ; sans hésiter, je sautai sur la futaille ; et, les pieds devant, je me laissai couler jusqu'au fond par l'étroite ouverture. Immédiatement elle

LA COIFFURE DE L'AVENIR



1. Le gâteau. 2. Le petit pain chaud. 3. Le pain de sarois. 4. Le pite. 5. Le pain du déjeuner. 6. La flûte. 7. La natte. 8. Le gâteau des rois. 9. Le gâteau de noces.

remit en place la porte ; j'entendis le bruit de la barre passant entre les deux crampons ; le grincement de l'érou. Puis, presque aussitôt, de grands cris, de grands coups à droite et à gauche autour de moi ; l'on se battait dans la case ; mon tonneau fut trimballé à plusieurs reprises, finalement, je me sentis rouler en une fuite précipitée.

Bon Dieu de bon Dieu ! quel roulis ; je n'avais jamais rien éprouvé de pareil à bord, par les plus furieuses tempêtes. Tombant tantôt sur la tête, tantôt sur les pieds, sur les genoux, sur le ventre, sur les reins, secoué, meurtri, cahoté de toutes façons ; vous pensez si je devais me trouver à mon aise, d'ailleurs, on m'entraînait encore. Qu'allait-on faire de moi !

Pour compléter mon agrément, je me sentis étouffer dans ma prison, l'air manquait.

Ah ! mais non ! mais non ! que je me dis, mourir pour mourir, que ce soit au moins au grand jour, et non pas dans un tonneau, comme un hareng, je vais leur faire savoir que je suis là.

Je rencontrai sous ma main la bonde du ponchon, qui faisait saillie en dedans ; je la poussai de toutes mes forces ; elle sauta, je respirai un peu mieux. Je me mis à tambouriner tant que je pus, sur les douvelles.

Cette manoeuvre me réussit ; encore une culbute et j'entendis crier : " Stoppe ", mon véhicule s'arrêta : " Tiens bon un peu, les enfants ", disait une voix, " il y a quelqu'un là-dedans. " Et je reconnus avec ravissement que la voix était celle de La Gargousse, notre maître canonnier.

— Faudrait voir... continua-t-il.

— Mais, vingt-cinq mille millions de caronades ! y a longtemps que vous auriez dû regarder ! C'est moi, Lahurec ! que j'rugis par la bonde...

On enleva le viquet. Bien qu'aux trois quarts assommé, je m'empressai de passer la tête par l'ouverture.

Ah ! mes amis, quelle bonne bouffée d'air que je lampai ! Quel contentement je ressentis ! Un temps magnifique ! Pas un nuage au ciel ! et, dans le lointain, la silhouette du *Sané* se profilait sur la mer bleue.

Les camarades achevèrent de me tirer du tonneau. Vous pensez s'ils étaient ahuris, eux aussi, de me trouver là. A tour de rôle, je les embrassai. Je ne sentais plus mes blessures.

**

Des explications me furent données. Les hommes de la corvée de l'eau n'avaient rien

CE QUE CACHE LE CŒUR D'UNE FEMME



I

Un peu encombrante à première vue



II

... Mais c'est la sécurité des familles.

SON PREMIER ENDOSSEMENT



I
Jean Sarrasin eut la brillante idée d'acheter des Valentins ; mais un peu fatigué du dernier cocktail, il eut la malheureuse idée de s'appuyer sur l'un des comptoirs....

II
...sans s'être aperçu qu'on avait mis une affiche toute prête à être collée.

III
Aussi les gamins ne furent pas lents à apprécier la valeur que cet endossement venait de lui donner.

vu ni rien entendu de mon enlèvement ; seulement, trouvant que je m'attardais sous le bouquet d'arbres, ils étaient venus voir et avaient constaté ma disparition.

Après m'avoir vainement appelé, ils se replièrent vers la chaloupe et portèrent l'alarme à bord. Sur-le-champ, le commandant envoya le maître canon et deux escouades de la compagnie de débarquement, avec l'ordre de me ramener mort ou vif.

Longtemps égarés sur de fausses pistes, les marins avaient enfin découvert le village, mis en déroute ses habitants et fouillé partout sans résultat. Ne doutant plus que je n'eusse déjà été mangé, ils se disposaient à se retirer, lorsque, dans la dernière case, ils avaient trouvé la futaille enlevée, et, comme on ne doit jamais rien laisser perdre du matériel du gouvernement, ils s'étaient mis à la rouler vers la côte.

... Et voilà comment je dois la vie à un tonneau et à un sauvage... qui était une femme.

MARTIAL-MOULIN et PIERRE LEMONNIER.

UNE HISTOIRE DU TEMPS DU SIÈGE



L'ami Briton m'a conté ces jours-ci une histoire assez bizarre et qu'il m'a juré être la vérité même.

Cette histoire, la voici :

Une nuit que j'étais de garde au bestion 73... c'était à la fin de l'année 1870 — et comme je me promenais de long en large, avec un camarade nommé Herluro, devant la caserne qui nous servait de poste, je remarquai, à plusieurs reprises, aux fenêtres d'une haute mansarde située en pleins champs demaraichers, à

quelque distance de nous, des lumières qui allaient et venaient, et surtout qui s'éloignaient à un étage pour s'allumer à l'autre, et vice versa.

Je montrai ces feux mouvants à mon camarade Herluro.

A l'instant, ce digne homme me répondit comme je m'y attendais bien du reste.

— Ce sont des espions prussiens. Ils correspondent avec Meudon.

— Ce sont peut-être aussi des gens qui cherchent quelque chose dans leur domicile, répliquai-je.

— Ce sont des espions, reprit Herluro.

— C'est possible. Mais rappelez-vous cependant les incroyables erreurs commises en ces temps derniers ? Rappelez-vous surtout le fameux, l'im-

mortel signal alternativement rouge et vert que deux braves gardes nationaux ont vu un matin à une fenêtre, et qui n'était en somme qu'un perroquet prenant ses ébats à un cinquième étage.

— Oui, mais ce que nous voyons là, poursuivit Herluro, ce n'est pas un perroquet. On les a tous mangés d'ailleurs. Je vous dis que ces lumières suspectes sont des signaux. Je vais aller demander au lieutenant de nous laisser faire une petite patrouille par là.

— Eh bien ! j'y consens. Mais je vais, moi, demander au lieutenant que la patrouille se soit composé que de nous deux. Ça vous va-t-il ? De cette façon, si nous faisons un four, il n'y a que le lieutenant qui se fichera de nous. Mais le lieutenant est notre ami, il taira son joli bec.

Herluro consentit à ce que je voulais. Nous allâmes trouver le lieutenant au poste, et nous lui fîmes part de nos soupçons et de notre désir. Il accéda à nos vœux, nous donna le mot de ralliement et nous recommanda de conduire l'action de façon à ne pas ridiculiser la compagnie.

Nous partîmes donc à la découverte.

Le lieutenant était notre ami. Nous avions, le soir même, dîné avec lui à la cantine, et, qui plus est, mangé tous les trois du poulet ! — Oui, du poulet ! — mais quel poulet ! Un poulet qui avait l'air d'avoir été oublié par des augures à Pompéi, et retrouvé après plusieurs siècles de jeûne, par exemple.

Le cantinier lui-même n'en revenait pas. La caserole avait failli être fondue avant que le poulet eût atteint un degré de cuisson convenable.

Bref, l'estomac bourré des restes immortels de ce poulet réfractaire, et que le cantinier avait acheté en grand secret, et fort cher à un maraudeur, — nous nous mîmes en route, Herluro et moi, pour découvrir la cause des feux mystérieux de la maison perdue dans les terrains des maraichers.

Quelle expédition ! Il faisait noir comme dans un four éteint. Il avait gelé fortement. Nous glissions dans les terres, de motte en motte, avec des gestes

aussi inattendus que comiques. Herluro était tout feu tout flamme. Moi, j'avais un peu moins chaud, moralement et physiquement.

Enfin nous arrivons à la maison isolée. Elle s'élevait au milieu d'une sombre étendue de champs incultes, entourés de murs. Comme ces murs s'étaient écroulés en plusieurs endroits, nous pénétrons facilement dans la place. Puis, avec une prudence de serpent profondément bon, nous avançons, et nous atteignons la maison suspecte. A l'instant où nous y arrivons, les lumières stationnaient au rez-de-chaussée.

Les volets du rez-de-chaussée étaient fermés. Mais comme on avait découpé des losanges dans leur partie supérieure, en montant sur le rebord des croisées et en regardant par ces losanges, on pouvait voir l'intérieur de cette cambuse. Nous exécutons cette manœuvre et nous regardons.

Et voilà ce que nous voyons, avec un grand étonnement.

Nous voyons quatre hommes assis par terre, à la manière des Turcs, au-

tour d'un fourneau de terre sur lequel brûlait je ne sais quoi qui sentait bon, une odeur d'encens, et qui faisait une fumée bleue.

Les quatre individus étaient noirs. C'étaient des nègres. Ils avaient des costumes européens.

Une grosse chandelle d'une grandeur démesurée éclairait la scène.

Herluro me dit tout bas :

— Il y a là un vieux tuc que je connais.

Et je lui répondis sur le même ton :

— J'ai vu quelque part aussi ce grand, si gauche, celui qui a une livrée de valet de pied. A la porte d'un magasin de confection, je crois.

Au moment où nous nous communiquions nos remarques, trois femmes parurent, noires comme deux guttes d'ocre aussi, mais habillées d'oripeaux brillants et de plusieurs couleurs.

Ces femmes pleuraient.

Elles expliquèrent quelque chose, avec de grands gestes, aux hommes assis par terre, et ceux-ci, se levant tout d'un coup, firent des gestes de stupefaction. Un dialogue vif et animé s'engagea entre les hommes et les femmes. Pen-

LES FARCES DE LA ST. VALENTIN



Vertgalant. — Toutes les femmes raffolent de moi. Je savais que je finirais par être compris.

MÉDITATIONS D'UN FLANEUR

dant un instant, nous ne vîmes que des dents étincelantes et des yeux luisants. Des cris sortaient de toutes les bouches.

Enfin, un des quatre hommes, le nègre en livrée, prit une des négresses par les cheveux et fit mine de vouloir la battre.

N'écoutant que la voix de l'humanité, et d'ailleurs rassurés par la présence de nos fusils, nous frappons aux volets.

Un grand silence se fait soudain.

Nous descendons du piédestal improvisé sur lequel nous nous étions juchés, et nous attendons.

Une porte s'ouvre, et on nous demande : — Qui est là ?

Nous nous montrons Terreur du nègre qui s'était avancé sur le seuil de la porte. Nous lui demandons à entrer dans la maison, nous lui demandons aussi ce que signifient ce fourneau, ce cierge, et les voies de fait dont une des femmes allait être victime.

Je vous passe le discours que cette assemblée de couleur nous tint, en nous montrant ses dents blanches et étincelantes.

Tout ce que nous y comprîmes, c'est que ces nègres, bien que séparés de leur pays, par des milliers de lieues, bien que prisonniers dans une ville assiégée, avaient voulu faire un sacrifice à leur dieu, comme ils avaient l'habitude au retour de certaine fête, afin de le rendre favorable à la cause des Parisiens.

Ils avaient voulu sacrifier un poulet, en grande cérémonie, au dieu Robo-Nagal !

Malgré leur misère profonde, ces sept nègres avaient conservé un unique poulet jusqu'au jour du sacrifice. La prunelle de leur œil leur était moins chère. Or, chose épouvantable, au moment de tirer la victime de la cave où elle végétait depuis trois mois, on s'était aperçu de sa disparition. On l'avait volée ! Furieux de ce mécompte, les nègres accusaient leurs épouses d'avoir vendu le poulet sacré et les menaçaient de la colère de Bobo-Nagal.

Les pauvres nègres nous dirent tout cela dans un langage et avec une pantomime que je vous passe, bien entendu.

Ils nous dirent enfin que les lumières que nous avions aperçues étaient celles des lampes que chacun d'eux avaient portées, en furetant dans tous les coins et à tous les étages de la maison, pour retrouver la bête promise à Bobo-Nagal.

En quittant ces braves gens qui achevèrent tranquillement leur cérémonie, un horrible soupçon me traversa le cerveau. J'en fis part à Herluro. Nous nous rappelâmes le poulet mangé, le soir même, avec le lieutenant, et qu'un soi-disant



—Son verre est petit, mais je boirais dans son verre.

maraudeur était vendu au cantinier. Nous nous souvîmes de la coriacité, et tous les deux, en même temps, nous nous dîmes, en mettant le fusil sur l'épaule gauche :

—Mais ce poulet sacré !... Plus de doute... c'est ce sacré poulet de ce soir. Horreur ! — Que va dire Bobo-Nagal ? — Nous sommes maudits !...

PANEST D'HERVILLY.

TRUCS DE FRAUDEURS

Il y a, dans l'annexe de l'Hôtel-de-Ville, à Paris, réservée aux services de l'octroi, un grenier où l'on romise les différents appareils saisis aux fraudeurs.

Il y a là, entassés sur des rayons et sur le plancher, à côté des paperasses poussiéreuses des archives inutilisées, tous les spécimens de récipients trompe l'œil destinés à "passer" les liquides sans acquitter de droits.

La collection la plus curieuse est celle des corsets, des faux ventres, des faux dos et des jupons de caoutchouc, dont quelques-uns peuvent contenir jusqu'à cinq ou six gallons d'alcool.

C'est le moyen de fraude le plus communément employé, le plus simple, le plus facile à dissimuler longtemps. Une grosse dame ou un gros monsieur passent à la barrière, comment soupçonner

que leur embonpoint consiste en quelques gallons d'alcool qui ne veulent point payer de droits ?

Les moyens les plus simples sont toujours les meilleurs, dit l'employé qui montres ces épaves de la fraude, ce sont ceux qu'on met le plus longtemps à découvrir.

Ainsi, regardez cet attirail de maçon, de gâcheur de plâtre, cet auge sale, cette échelle de si benoîte apparence et ce paquet de lattes aux airs innocents. Longtemps les employés de l'octroi ont dit amicalement bonjour aux petits ouvriers qui, chaque matin, passaient la barrière en pliant sous le poids de leurs instruments de travail. Il a fallu un hasard pour leur révéler que tout cela était creux et contenait chaque jour de dix à quinze gallons d'alcool.

Et de fait, l'invention était bonne et bien faite pour écarter les soupçons.

On voit aussi toute une série de "ciels de voiture" de sièges, de dos, de planchers de tapisseries, très curieusement installés en récipients invisibles. L'une des pièces a été prise au phacéon d'un architecte riche qui, chaque jour, faisait sa promenade au Bois et rentrait à Paris avec vingt cinq ou trente gallons réalisant ainsi plus de cent piastres de bénéfice.

La collection comprend encore bien des numéros intéressants : des pierres de taille creuses, de fausses bûches de bois, des ballots de cartou ou de toile dissimulant d'énormes boîtes de tôle, des gourdes de toute espèce faciles à cacher sous les vêtements, des sièges de voiture que rembouraient des raisins secs, etc.

Plusieurs de ces moyens de fraude sont classiques et peuvent quelquefois se découvrir assez facilement, pour peu que l'employé ait sa défiance en éveil. Mais l'imagination des fraudeurs se montre toujours "à la hauteur des circonstances" et progresse suivant les nécessités croissantes de métier.

Ripans Tabules euro jaundico.

UNE SEULE OUVERTURE

Dans un wagon, en revenant de Nice.

Un Marseillais. — S'il y a beaucoup de poisson dans la Méditerranée ?... Mais je pense qu'il n'y a pas de mer au monde où il y en ait autant... Ah ! monsieur, sans le détroit de Gibraltar, ce serait bien autre chose... malheureusement, il s'en échappe toujours quelques uns par là.

L'APPRECIATION DU TEMPS

Le professeur. — Lucien, quel est le jour le plus court de l'année ?

Lucien. — Le jour où papa a promis de nous battre avant l'heure du coucher.

COMPENSATION SÉDUISANTE



Le cousin à toutes sautes. — Tu m'as promis le souper, viens-tu ?

Arlène. — Oh ! ça me fait de la peine ; mais je ne puis pas laisser le capitaine Jolicœur. Cependant tu peux me rendre un grand service. Fais danser ma tante, pour que je puisse prendre sa chaise.

A QUELQUE CHOSE LA POUDRE EST BONNE



Mr. Souce.—Dites-moi. Quelle est la mystérieuse attraction du vieux général Bulldog pour cette grande sèche, Blanche Terrier ?
Mademoiselle Etherée.—Comme tous les vieux chevaux de guerre, ça doit être parce qu'il sent l'odeur de la poudre.

PINCÉE DE CONSEILS

CONTRE LA GOUTTE

Nous empruntons au journal *La Nature* le moyen suivant de prévenir les attaques de goutte. Le meilleur moyen de prévenir la goutte est assurément d'avoir une hygiène sévère, de ne faire aucun écart de régime, de brûler son excès d'acide urique par des exercices méthodiques, escrime, gymnastique, ou plus simplement, la marche. Mais bien des gouteux vous diront qu'ils observent un régime de véritable anachorète, qu'ils ne prennent pas la moindre dose de vin vieux, de liqueur, et que cependant, de temps à autre, ils ont un bon accès de goutte. C'est à ces déshérités d'une parfaite santé que s'adresse le conseil donné par le Dr Foucaut, et préconisé plus récemment par un des plus distingués médecins de notre marine, le Dr Béranger-Féraud. En prenant, pendant un certain temps, une petite dose d'acide lactique, on verrait diminuer d'intensité et de fréquence, puis disparaître les atta-

ques de goutte. Voici comment il convient de prendre ce médicament. Le malade se munit d'une provision de 40 grammes (mesure française) d'acide lactique, additionnés d'une égale quantité d'eau, de manière qu'une cuillerée à café de solution représente environ 2 grammes d'acide lactique. Tous les matins, il verse une cuillerée à café de cette solution dans la valeur de deux, trois ou quatre verres d'eau, soit au moins un bon demi-litre. On peut édulcorer cette mixture avec un peu de sirop de sucre, de framboises ou de limons, et on boit le tout par petites doses dans le courant de la journée. Au bout de vingt jours, la provision est épuisée. On suspend la médication pendant une dizaine de jours, pour recommencer ensuite de la même manière, et cela, ajoute le Dr Béranger-Féraud, pendant une période qui doit être de plusieurs années. Si le remède n'est pas efficace, il est, en tout cas, assez inoffensif, sauf peut-être pour quelques estomacs délicats qui pourraient éprouver un peu de fatigue de cette ingestion continue d'acide.

LES CHAUSSURES QUI CRIENT

Ne vous est-il jamais arrivé, ami lecteur, de rencontrer, parmi votre clientèle, quelques-uns de ces maniaques, poseurs pédants, qui cherchent par tous les moyens à s'attirer les regards du public.

J'en ai connu un, il est mort, malheureusement ou peut-être heureusement pour moi, qui ne voulait accepter les chaussures que je lui faisais qu'autant qu'elles rendaient un son étourdissant.

Peut-être vous, qui me lisez, en avez-vous également dans votre cercle ; pour lors, la méthode que je vais vous indiquer pourra vous servir.

Lorsque vous voudrez que les chaussures que vous fabriquez crient, vous devrez employer comme remplissage des cuirs ou peaux préparés sans huile ; deux petits morceaux de vache lissée, posés fleur contre fleur et sans être pillés, donneront un son capable de satisfaire toutes les exigences ; on obtient également le même résultat en employant au même usage des morceaux de chèvre ou de mouton lissés, c'est-à-dire dans la fabrication desquels il ne sera entré ni huile ni graisse.

Ce bruit est produit par le frottement des deux

fleurs de la peau et grossi à l'ouïe par le fait de son emprisonnement à l'intérieur de la chaussure. Si ce frottement pouvait se faire à découvert, c'est-à-dire s'il existait en dehors de la chaussure, le son serait beaucoup moindre ; mais, puisque le remplissage qui le produit est enmuré entre la première et la dernière semelle, lesquelles sont liées ensemble par les coutures, il se répercute par cela même avec plus de force.

Comme vous le voyez, le procédé est simple, facile à suivre et à mettre à exécution.

LA COLÈRE PAR RAPPORT A LA SANTÉ

La colère, quand elle atteint son paroxysme, peut amener accidentellement la mort. Les exemples de faits de cette nature ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le supposer de prime abord. Nous en relaterons quelques uns choisis parmi les moins connus.

L'empereur romain Nerva mourut d'un violent accès de colère auquel il s'abandonna spontanément à la vue d'un sénateur qui l'avait très gravement offensé.

Un de ses successeurs, Valentinien, premier du nom, eut le même sort. Il reprochait, avec une grande véhémence à une députation de Germains, leur ingratitude envers la nation romaine, quand il se rompit, au milieu même de sa harangue, un des vaisseaux cardiaques : il s'affaissa subitement.

Si vous avez des bourdonnements d'oreilles, il y a toutes chances pour qu'ils proviennent de bouchons cérumen durci. Vous parviendrez, la plupart du temps, à enlever très facilement ce cérumen durci en seringuant l'oreille avec un peu d'eau chaude et de savon ou en vous versant au moment de vous mettre au lit un peu de glycérine dans l'oreille. Si cela ne réussissait pas, il faudrait essayer d'un cataplasme de moutarde derrière l'oreille en vous mettant au lit. Vous répétez l'opération deux ou trois soirs si c'est nécessaire et la guérison sera presque certaine.

Si vous voulez que vos lampes ne vous infectent pas de leur fumée insalubre, trempez les mèches dans de fort vinaigre, et faites-les bien sécher avant de vous en servir. Aucune lampe ne fumera avec une mèche ainsi préparée, à moins qu'on ne la monte d'une façon excessive.

On pourra faire prendre sans peine à un enfant le remède le plus amer ou le plus mauvais si on lui fait sucer d'abord une pastille de menthe, un morceau d'alun, ou un morceau d'écorce d'orange. Beaucoup de gens donnent un bonbon sucré aussitôt que l'enfant vient de prendre un remède. Il vaut beaucoup mieux le lui donner avant d'administrer la médecine.

MEUBLE INUTILE



Lui.—Tiens, je t'apporte une horloge allemande.
Elle.—Mais, pauvre innocent ! Tu sais que je ne comprends pas un mot d'allemand.

Que les beaux jours sont courts !



Baptiste l'Indien devant un étalage de perruques.—Dix piastres pour une chevelure ! Ce que nous ferions d'argent, si c'était il y a cent ans !

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

(Suite)

VII. — MARGUERITE.

Raoul de Pessac, ou pour mieux dire, Jean-Denis Poulailler, avait fait de l'hôtel de Nèfles, nous n'avons pas besoin de le dire, le quartier général des chevaliers du poignard. Les souterrains de la splendide habitation du Marais avaient remplacé ceux du château de Falkenhurst. Tout les bandits allemands sans exception étaient venus à Paris à la suite de leur capitaine et de leur lieutenant. Quelques-uns remplissaient, en apparence, des fonctions dans domesticité de l'hôtel.

Nous disons *en apparence*, car Denis et Roncevaux avaient en soin que ces fonctions fussent de véritables sinécures.

Les autres ne quittaient la partie souterraine de l'hôtel que pour des expéditions nocturnes, fréquentes et lucratives, et aussitôt après ces expéditions terminées, ils rejoignaient, par le pavillon du jardin, leur asile mystérieux et introuvable.

Deux ou trois fois la police s'était cru sur la trace de ces adroits bandits. Mais toujours elle avait perdu leur piste, juste au moment où elle croyait n'avoir plus qu'à ouvrir la main pour la refermer sur eux.

Malgré les libéralités princières dont nous avons donné quelques exemples, libéralités calculées fort habilement pour attacher à son nom une popularité prodigieuse et un prestige presque fantastique, Denis amassait des sommes considérables. Il se proposait fermement, lorsqu'il se trouverait assez riche, de renoncer à la profession hasardeuse de voleur, de licencier ses subordonnés et de vivre en bon gentil-homme.

Seulement, comme ses goûts de luxe grandissait de jour en jour, et qu'il ne voulait renoncer à aucune de ses fastueuses habitudes, il s'était juré à lui-même d'atteindre le chiffre énorme d'un million de livres avant de se retirer des affaires. Or, il s'en fallait encore, et de beaucoup, que ce million fût réalisé.

Roncevaux, ainsi que nous le savons déjà, cumulait les fonctions d'intendant avec celles de lieutenant. Mais cet emploi d'intendant, il semblait l'avoir accepté beaucoup plus par attachement pour Denis que par tout autre motif.

Le prétendu Raoul de Pessac avait présenté à sa femme M. de Roncevaux, lors de leur arrivée à Paris, en lui disant que ce jeune homme, son ami d'enfance, appartenait à une excellente famille entièrement ruinée par de récents malheurs. — Je l'ai prié de vouloir bien s'occuper de l'administration de notre maison, et il y a consenti, — ajoutait-il.

— Il est donc le maître dans notre maison aussi bien que nous-mêmes, et sa position n'a quoi que ce soit de subalterne.

En effet, Roncevaux était traité par Denis sur le pied de la plus parfaite égalité. Il mangeait à la table de M. et Madame de Pessac, et, le soir, somptueusement vêtu, il paraissait dans les salons avec l'aimable assurance d'un jeune seigneur.

Marguerite, elle, s'étourdissait de son milieu du bruit incessant qui se faisait autour d'elle. Chacun de ses jours était un jour de fête. Pour elle, les plaisirs les plus variés se succédaient sans relâche, car, en outre de ce qu'elle recevait plusieurs fois par semaine, elle était accablée d'innombrables invitations. Aussi n'avait-elle pour ainsi dire pas le temps de penser.

D'ailleurs, elle aimait son mari, nous l'avons dit déjà, elle l'aimait d'un amour violent qui semblait augmenter d'intensité de jour en jour et pour ainsi dire, d'heure en heure. Seulement et ceci arrivait de temps à autre, Raoul de Pessac, forcé de surveiller des affaires d'intérêt d'une grande importance, s'éloignait de l'hôtel et de Paris pendant un ou deux jours, quelque fois même pendant un peu plus.

Alors, une profonde et invincible tristesse s'emparait de Marguerite. Alors elle pensait à tout ce qu'elle avait quitté, à tout ce qu'elle avait perdu. . . Elle pensait au baron Réginald, son vieux père, si noble et si bon, dont elle ne verrait plus la tête blanche doucement inclinée sur les pages gothiques du traité de chasse de messire du Fouilloux, dont elle ne recevrait pas la bénédiction dernière, dont elle ne fermerait pas les yeux à l'heure de la mort. . .

Elle pensait à sa sœur, à sa douce et bien-aimée Mina, qu'elle avait vu grandir à ses côtés, qu'elle entourait de la double affection d'une mère et d'une sœur, dont elle ne recevrait plus les baisers, les touchantes caresses, et qui peut-être, bientôt, allait se trouver seule et abandonnée dans ce grand château de Kergen, tout tendu de draperies noires pour la mort du dernier baron! . . . Elle revoyait, avec

les yeux de l'âme et du souvenir, le parc verdoyant aux larges allées ombreuses, aux perspectives infinies. Elle savait le nom de chaque arbre, elle savait son âge, elle avait eu un ami. Ici, sa main enlacée à la petite main de Mina, elle courait jusqu'à perdre haleine sur la marge gazonnée des taillis. Là, sous l'ombre épaisse de ce hêtre centenaire, les deux enfants se plaisaient à tresser des couronnes de feuillage. Partout des souvenirs, doux et frais comme la jeunesse, comme le printemps, comme les fleurs. Oh! combien Marguerite n'aurait-elle pas donné, pour revoir, ne fut-ce qu'un instant, les tourelles pointues du château, les marches de granit du perron, les honnêtes figures des vieux domestiques, les solives saillantes et sculptées qui rayaient les plafonds des salles antiques, pour entendre hennir les chevaux du baron, et les grands lévriers aboyer joyeusement sous la feuillée. Mais, hélas! c'était impossible!

Impossible!

Et alors Marguerite sentait son cœur se serrer, et des larmes muettes, mais amères, coulaient une à une le long de ses joues pâlies. Elle se sentait malheureuse, elle aurait voulu mourir.

Mais, qu'un bruit soudain vint lui annoncer le retour de Raoul, pleurs, chagrins, tristesses, souvenirs de famille, tout était oublié! Marguerite bondissait comme une jeune biche à la rencontre de son bien-aimé mari. Elle l'enlaçait de ses deux bras, elle se suspendait à son cou.

Radiieuse, souriante, elle lui prodiguait les caresses les plus douces et les noms les plus tendres.

Enfin la jeune femme, un instant auparavant courbée et languissante comme la fleur pendant l'orage, se ranimait et revivait par l'air pur, comme la fleur avec le beau temps.

Quelle était, cependant, la situation du cœur de notre héros?

Marguerite était-elle encore aimée?

— *Oui et non.*

Où nous avons bien mal indiqué les traits saillants du caractère de Denis, on il est impossible de croire que la nature de notre héros fût susceptible d'un amour bien vrai, bien profond, bien sincère.

Tout amour véritablement digne de ce nom, comporte, d'abord et avant tout un dévouement absolu, exclusif, passionné. Denis pouvait-il être dévoué? Nous le croyons pas. Denis, ce nous semble, ne pouvait aimer que de deux façons: avec sa tête et avec ses sens, mais, avec son cœur, jamais. Sans doute, il pouvait se faire illusion à lui-même à cet égard, mais combien de temps durent les illusions?

À l'époque où Denis s'était présenté au château de Kergen, sous le nom de Raoul de Navailles, il avait aimé Marguerite autant qu'il lui était donné d'aimer: il l'avait aimée d'autant plus, qu'en outre de sa jeunesse, de sa beauté, des séductions infinies de sa grâce et de son innocence, elle lui offrait la réalisation d'un rêve de fortune, si beau qu'il en était éblouissant. Devenu le gendre du baron de Kergen, le bandit se trouvait, comme par enchantement, riche et noble.

Puis ils vinrent à Paris, ils vécurent au milieu du monde. Là, Marguerite étincela comme une étoile lumineuse. Denis la vit entourée d'hommages, il la vit reine parmi toutes les femmes et la première entre les plus jolies. Ces succès flattèrent son orgueil. L'enthousiasme du monde lui confirma la valeur immense de ce diamant sans tache dont une infâme trahison l'avait rendu possesseur. La vanité le rattacha à Marguerite.

VIII. — MADEMOISELLE ANGÉLIQUE LOCQUARD.

Nous touchons au terme de notre tâche.

Nous avons esquissé de notre mieux les principaux traits de cette physionomie, qui nous semblait curieuse et original.

À cette période de notre récit où nous sommes parvenu, le chevalier du poignard a cessé d'exister, il s'est transformé, il est bandit parisien.

Or, dans la vie de Denis Poulailler, le commencement et la fin seuls sont peu connus, et par conséquent, ont quelques chances d'éveiller l'intérêt et de fixer l'attention. Nous n'avons donc eu qu'à raconter le prologue de cette existence. Il ne nous reste qu'à en dire le dénoûment inévitable.

Les faits intermédiaires sont, depuis bien longtemps, tombés dans le domaine public; la biographie du hardi voleur a été vendue dans les villes et dans les campagnes en aussi grand nombre que celles de ses dignes confrères Cartouche et Mandrin. Les aventures de Denis Poulailler ont fourni, il y a quelque vingt ans, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le sujet d'un mélodrame à grand succès. Dernièrement encore, le petit théâtre Beaumarchais représentait une pièce, *les Roleurs du Pont Neuf*, dont Poulailler était le héros.

Nous ne raconterons donc point à notre public ce qu'il sait aussi bien que nous, et nous nous bornerons à le faire assister aux dernières scènes du drame.

Six années s'étaient écoulées.

Il y avait fort peu de changement en apparence dans la situation de nos personnages.

Le chevalier continuait le cours de ses nocturnes hauts faits, et semblait plus fantastique et plus insaisissable que jamais.

La fortune du prétendu Raoul de Pessac prenait des proportions inouïes, et le chiffre ambitionné jadis par notre héros était depuis longtemps dépassé. Mais on sait combien rarement l'homme se contente de ce qu'il avait désiré d'abord. D'ailleurs, à mesure qu'il devenait plus riche, Denis Poulailleur sentait augmenter son amour pour l'or, sa soif des plaisirs les plus coûteux et du luxe le plus extravagant.

Marguerite atteignait sa vingt-troisième année. Sa beauté, développée et devenue splendide, était sans rivale à Paris. De tous les hommes qui l'entouraient, Denis était le seul à qui elle parût moins belle. C'est que l'habitude avait engendré la satiété. De là n'aimait plus Marguerite et la négligeait complètement. Les hôtes habituels de l'hôtel de Nelles, tous ces brillants seigneurs qui ne manquaient ni à un bal ni à un souper de M. Pessac, n'avaient point manqué de s'apercevoir du complet refroidissement du mari, et chacun d'eux, *in petto*, s'était promis d'être le consolateur de la belle abandonnée.

Marguerite se voyait donc entourée d'hommages incessants qui ne parvenaient qu'à grand-peine à la distraire de la profonde tristesse de sa vie. C'est que le cœur de la pauvre enfant n'avait point changé. Elle aimait toujours celui qu'elle croyait être son mari, et elle avait essayé de rendre son mari jaloux. Mais vainement.

Denis n'avait pas même semblé s'apercevoir des coquetteries de sa femme, et réellement il ne s'en était pas aperçu. Que lui importait, d'ailleurs ?

Et pourtant, chose étrange ! chaque fois que Marguerite avait paru distinguer un de ses nombreux adorateurs et lui accorder quelque attention, le gentilhomme choisi par elle était soudainement frappé au milieu de ses rêves de bonheur. On eût dit qu'une jalousie sombre et terrible prononçait des arrêts de mort. L'un recevait d'une main mystérieuse un coup de poignard dans le cœur. Un autre, foudroyé par un poison inconnu, tombait pour ne plus se relever. Les chevaux d'un troisième, atteints subitement d'une sorte de vertige, brisaient son carrosse et traînaient son cadavre déchiré sur le pavé.

Marguerite s'épouvanta de cette fatalité qui semblait s'attacher à ses adorateurs, et ne se permit plus aucune de ses innocentes coquetteries dont elle avait espéré un tout autre résultat.

Les bandits, ramenés au château de Falkenhorst, restaient fidèles à leur chef ; seulement la troupe était diminuée de deux membres dont l'un avait été tué par un bourgeois qu'il cherchait à dévaliser, vers trois heures du matin, sur les boulevards neufs, et dont le second était mort de maladie.

Ni l'un ni l'autre n'avaient été remplacés.

La situation dans laquelle se trouvaient tous nos personnages semblait, comme on le voit, pouvoir se prolonger indéfiniment. Il ne devait cependant point en être ainsi. L'orage allait se former : le tonnerre allait éclater.

Il y avait en ce temps-là, dans la rue des Bourdonnais, un marchand drapier du nom de Loequard, fort connu de tout son quartier et des quartiers avoisinants, pour deux raisons.

La première, c'est que, à tort ou à raison, il passait pour être immensément riche.

La seconde, c'est pour que sa fille unique joignait aux avantages d'une grosse dot les attraits d'une beauté merveilleuse.

Sur ce point, la trompette souvent menteuse de la renommée n'exagérait pas, nous l'affirmons. Rien ne se pouvait voir, en effet, de plus charmant que mademoiselle Angélique Loequard.

Pour nous servir d'une expression empruntée au vocabulaire galant de l'époque, elle comptait tout au plus dix-sept *printemps*. Elle était de moyenne taille, blanche et blonde, rosée et veloutée, avec de grands yeux d'un bleu sombre, et trois mignonnes fossettes, véritables nids d'amour, qui accentuaient délicieusement les coins de sa petite bouche et l'ovale de son gracieux menton. Son pied et sa main auraient pu lutter avec le pied et la main des mieux dotés, sous ce rapport, des duchesses à la mode.

Ajoutez à tout cela que cette séduisante fille d'Ève connaissait admirablement sa beauté, en était orgueilleuse outre mesure, possédait tout un arsenal de coquetterie indistincte dont elle faisait usage à tout propos avec une mignardise adorable, et s'était juré à elle-même d'épouser tout au moins un gentilhomme. C'était, comme on le voit une rusée commère que la petite marchande de drap de la rue des Bourdonnais.

Denis, un beau jour, entendit parler tout à la fois des écus du père Loequard et des attraits d'Angélique. Beaucoup d'argent et beaucoup de beauté : il y avait là les deux choses de ce monde qui exerçaient sur notre héros les plus irrésistibles fascinations. Il voulut voir.

En conséquence, vêtu d'un habit simple et de couleur sombre, mais dont la coupe heureuse ne nuisait en rien au développement de sa taille fine et souple, il prit le chemin de la rue des Bourdonnais. Sous ce costume, Denis semblait appartenir à la bourgeoisie opulente.

Il arriva. La belle Angélique tricotait au comptoir et répondait avec un air de gracieuse condescendance aux galanteries un peu banales que lui prodiguaient les chalands.

César avait pu dire jadis :—Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu !

Denis dut répéter cette phrase avec une légère variante.

—Je suis venu, j'ai vu, j'ai été vaincu !

Ce qui veut dire qu'il laissa son cœur aux jolies mains de la sirène. Bah ! se dit-il. Dans une quinzaine, je ne penserai plus à mademoiselle Loequard, à moins que l'occasion ne se présente de débarrasser monsieur son père du trop-plein de ses écus.

Denis, vous le voyez, était un peu bien fat.

Mais, que voulez-vous ? Depuis qu'il était vicomte de Pessac, et depuis qu'il donnait des fêtes à l'hôtel des Nelles, les grandes dames l'avaient gâté.

Il revint le lendemain rue des Bourdonnais, à l'enseigne du *Gre-lot d'argent*. Il y revint le surlendemain, puis tous les jours durant une semaine. Ses affaires n'avançaient pas le moins du monde.

IX. — LE NOUVEAU PLAN.

Vainement Denis avait su capter toute la confiance et toutes les sympathies de M. Loequard, en se faisant passer pour un riche propriétaire et en affectant des achats d'une assez grande importance, payés comptant, sans marchander.

Vainement il jetait à pleines mains aux yeux d'Angélique les perles les mieux choisies de l'écrin de sa galanterie courtisanesque.

La jeune fille l'écoutait en riant, et, pour toute réponse, se moquait de lui.

Denis résolut d'essayer les grands moyens.

Il parla de mariage, d'une façon peut-être un peu vague ; mais, enfin, il en parla. Mademoiselle Angélique répliqua très-nettement que jamais elle ne deviendrait la femme d'un homme qui s'appelait *Richard Desroches*. (Tel était le nom de circonstance que Denis avait jugé convenable de prendre.)

—Faites-vous anoblir d'abord,—ajouta la jeune fille en riant,—et nous verrons après.

Contre un cœur ainsi barricadé par une froideur naturelle et par un expressif orgueil, il n'y avait décidément rien à faire.

Denis le comprit et se tint pour battu. Il s'efforça alors d'imposer silence au caprice qui s'était emparé de lui et d'effacer de son esprit l'image d'Angélique. Mais la nature de Denis était de celles que les obstacles irritent mais ne découragent point. D'ailleurs, en raison même des obstacles qu'il rencontrait pour se satisfaire, le caprice avait grandi et était devenu une passion. Denis aimait Angélique.

Ajoutons à cela que, dans une conversation confidentielle, M. Loequard lui avait laissé entendre que, le jour même du mariage, il donnait à sa fille six cent mille livres bien comptées.

—Ah ! que ne puis-je l'épouser ! . . . —pensait Denis.—Pourquoi suis-je marié ?

Puis, un beau jour, cette pensée se compléta ainsi qu'il suit :—Marié !—répéta-t-il, — mais, je ne le suis pas . . . Mon mariage fut une comédie . . . quoi de plus facile que de le rompre ?

Après quelques secondes de réflexion, il ajouta :

—Oui, mais quel scandale si la vérité venait à se savoir ! . . . Et elle le saurait ! . . . —Allons, la chose est impossible ! il n'y faut plus penser !

(A continuer.)

SOREL, 11 février 1892. — Je, soussigné, ai fait usage du *Sirope de Térébenthine du Dr Laviolette* pour une bronchite dont je souffrais depuis une année. Ce sirop m'a non seulement guéri de cette bronchite, mais aussi de la gravelle et de calculs des reins dont je souffrais beaucoup depuis trois ans et dont j'ai failli mourir il y a deux ans. Je suis maintenant en parfaite santé, tous les symptômes de ces maladies ayant complètement disparu depuis à peu près trois mois. — J. B. ROUILLARD, Inspecteur général des Mines de la province de Québec.

MONTRÉAL, 18 février 1892. — Je, soussigné, certifie que mon petit garçon, âgé de sept ans, a été guéri par le *Sirope de Térébenthine du Dr Laviolette*. Il avait contracté la grippe l'hiver dernier et aucun remède n'avait pu le soulager. Sa toux était des plus violentes et très pénible pour nous. Vers le mois de juillet, alors que sa toux était devenue très grave, il fit usage de ce sirop merveilleux et la guérison s'opéra après l'emploi de deux flacons. Le *Sirope de Térébenthine* a de plus fortifié ses poumons, car il n'a pas toussé depuis et est maintenant en parfaite santé. — J. A. DESROSIERS, No 111 rue Saint-Christophe. (Agent de la succession Skelly), 1508 rue Notre-Dame.

MONTRÉAL, 29 février 1892. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D., No 217 rue des Commissaires. *Monsieur*.—Je souffrais, depuis 22 ans, d'une bronchite grave, accompagnée d'oppression et que j'avais contractée pendant la guerre Franco-Prussienne. J'ai fait usage tant en France qu'au Canada de plusieurs remèdes réputés importants, mais sans aucun résultat. Je suis maintenant parfaitement guéri après avoir fait usage de 4 flacons de votre *Sirope de Térébenthine*. Je suis heureux de vous donner ce certificat et souhaite, pour le bien de l'humanité, que ce sirop soit connu partout. — AUGUSTE BOUESNEL, Gérant des annonces du *National*.

THEATRE - ROYAL BELLE MUSIQUE A VENDRE

SPARROW & JACOBS PROP. ET GERANT.

SEMAINE DU CARNAVAL

(Semaine commençant LUNDI, 6 FÉVRIER, Après-midi et soir.)

La GRANDE COMPAGNIE de REILLY WOOD

Spectacle scénique introduisant tout un essaim de jeunes et jolies filles

"PAT REILLY"

Le fameux Comédien, et une excellente troupe d'artistes de variétés.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

LESTER WILLIAMS, ME and JACK Co.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

QUEEN'S = THEATRE

TELEPHONE, 4032

Cette semaine, matinée, mercredi et samedi

BIENVENUE AU FAVORI DE MONTRÉAL

JACK GILMOUR

Assisté d'une troupe d'Acteurs renommés ayant remporté les plus grands succès sur la scène anglaise et américaine

"DARTMOOR"

La semaine prochaine Matinées, Mercredi et Samedi

LA GRANDE COMÉDIENNE

ANNIE WARD TIFFANY

— DANS —

LADY BLARNEY

Troupe magnifique.

Costumes superbes.

Tout le monde rira.

Prix : 25, 50, 75c, \$1.00, \$1.50.

Bureau ouvert de 10 a. m. à 8 p. m.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, à la Cie de Pianos New-York, et au Windsor. De bons sièges pour 50c. et 25c.

UN REBUS A PRIMES !

Un cadeau à chaque personne qui répondra à la devinette correctement.



\$100 COMPTANT

Jack et Gill sont montés la côte pour aller chercher un seau de

Dans la rime bien connue ci-dessus le mot "Water" manque et il s'agit de le découvrir dans la vignette ci-dessus de Jack et Gill. Les éditeurs de "Our Young People" donneront \$100 comptant à la première personne qui trouvera le mot "Water" dans la vignette ci-dessus ; à la deuxième personne une belle montre d'or ; à la troisième un magnifique service de 5 o'clock (en argent) ; à la quatrième une boîte à musique importée ; à la sixième un clavier "Simplex" ; un amène en or solide à chacune des deux autres premières personnes qui enverront des réponses exactes ; un \$5 en or pour les trois réponses exactes suivantes ; une épinglette en or pour chacune des dix suivantes qui seront exactes. Un comité composé de cinq professeurs des écoles publiques de Toronto sera invité à venir aider les juges dans la distribution des prix.

Chaque concurrent devra découper le rébus et faire une croix avec un crayon de mine sur les cinq lettres (Water) et nous l'envoyer avec 10 timbres de trois cents (ou 30 cents en argent) pour un abonnement à "Our Young People" qui est un magnifique grand magazine illustré de 16 pages.

Le premier baiser, une belle gravure sera envoyé gratuitement par le retour du courrier à toutes les personnes qui nous enverront des réponses. Rappelez-vous que vous recevrez le journal pendant une année entière et que vous avez la chance de gagner une des primes. Profitez de l'occasion, car si vous la manquez vous la regretterez. Nous donnerons pour chacune des 20 dernières réponses exactes reçues une jolie cuillère souvenir de Colomb. C'est à vous lecteurs de dire si oui ou non notre "Our Young People" sera un visiteur régulier chez vous pendant un an et si vous aurez la chance de gagner une des primes ci-dessus. Si vous n'êtes pas parfaitement satisfait de votre placement après avoir reçu la première copie de "Our Young People" vous pourrez vous faire remettre votre argent. N'est-ce pas juste ?

L'enveloppe contenant la réponse exacte qui portera la première marque de la poste recevra la première récompense et les autres suivant l'ordre dans lequel nous les recevrons. N'oubliez pas de répondre aujourd'hui et d'inclure 30 cents et vous recevrez la meilleure valeur que vous ayez jamais reçue pour votre argent. Adressez (E) Our Young People, rue King, Toronto-Ouest, Canada.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

CANADA

SUPPLY

J.P. COUTLEE GÉRANT

54 Rue St-Jacques.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

A. LEOPRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCURSALE A SHERRBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMEDE. 1
LE MANS, PLAYMOUTH, Co. IA., mai 1889.

J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonique du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BORNHORST.

UN BIEN MAUVAIS CAS.

274 RUE ST-PAUL, MONTREAL, mars 1891.

Un jeune homme de 32 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, après avoir fait essai en vain de tous les autres remèdes, il s'est parfaitement guéri. N. QUINTAL.

WEST LEYDEN, N.-Y., 12 mars 1891.

Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce fameux remède opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAB.

GRATIS — 50 Livres Importants sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U. S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A l'adresse des Pharmaciens à \$1 la Boîte; 6 pour \$5

A Montréal, par E. Léonard 113 Rue St-Laurent.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Quart de Million distribué



LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NUMÉRIQUE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

St. Eugène
M. A. Labelle
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WAIMSLEY, Président Louisiana National Bank.
JNO. H. CONNOR, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5

AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,
MARDI, 14 MARS 1893

Prix Capital \$75,000

100,000 BILLETS dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de	\$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de	\$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de	10,000, soit	10,000
1 Prix de	5,000, soit	5,000
2 Prix de	2,500, soit	5,000
5 Prix de	1,000, soit	5,000
25 Prix de	300, soit	7,500
100 Prix de	200, soit	20,000
200 Prix de	100, soit	20,000
300 Prix de	60, soit	18,000
500 Prix de	40, soit	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de	\$100, soit	\$10,000
100 Prix de	60, soit	6,000
100 Prix de	40, soit	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de	\$20, soit	\$19,999
999 Prix de	\$20, soit	\$19,999

3,434 Prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS

BILLETS COMPLETS, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c; Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:

11 BILLETS COMPLETS ou leur équivalent en fractions pour \$50.

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, Franches de port.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartiniennne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUIL, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Spécimen franco sur demande.
- LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs., 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

25,000 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,
71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Bilio-nness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, efficient. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 5 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York